

PIERRE SAUREL

Propositions basses



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 042

Propositions basses

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 470 : version 1.0

Propositions basses

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

L'annonceur s'avança au centre de l'arène.

– La semi-finale de la soirée mettra aux prises une lutteuse que vous connaissez déjà pour l'avoir vue ici à plus d'une reprise et une nouvelle venue à Mexico.

Se tournant vers une des jeunes filles :

– À ma droite, pesant cent trente-six livres, de New-York, la « Déesse blonde » Grace Foster.

Les huées jaillirent de partout. Grace attirait le monde mais elle était dure et les foules ne l'aimaient guère.

– À ma gauche, pesant 123 livres, de Montréal, celle qu'on a surnommée la Vénus de l'arène, Diane Roy !

Plusieurs applaudirent. Quelques hommes sifflèrent en la voyant. Elle était jolie à ravir et son costume faisait ressortir ses formes si

harmonieuses.

Les deux combattantes s'avancèrent au centre de l'arène. Grace avait déjà enlevé sa robe de chambre.

L'arbitre, un homme, naturellement, donna ses instructions. C'était partout la même chose. Diane écoutait attentivement pendant que Grace se moquait de l'arbitre.

– Donnez-vous la main et faites un bon combat.

Diane tendit la main mais Grace haussa les épaules. Diane se retourna pour aller porter sa robe de chambre dans son coin.

La salle hurla. Grace s'était précipitée sur Diane. D'un coup dans le dos, elle l'envoya rouler au tapis puis avant que l'arbitre ait eu le temps de les séparer, Grace avait eu le temps de placer trois coups de genoux et de frotter les yeux de son adversaire.

Enfin, l'arbitre réussit à pousser Grace dans un coin neutre. Diane, tant bien que mal, enleva sa robe de chambre. Aussitôt, Grace sauta sur elle et

lui frotta à nouveau les yeux avec quelque chose qu'elle avait caché dans sa main.

Le manège marcha pendant quelques secondes. Diane en voyait de toutes les couleurs.

Grace la frappait à coups redoublés. Coups au front, à l'estomac, coups de genoux à la tête.

L'arbitre naturellement menaçait de disqualifier Grace, mais il n'en faisait rien.

Diane, à un certain moment, prit le dessus. Elle commença à frapper durement et la foule jubilait.

Grace, en bonne comédienne, demandait grâce, promettant de ne pas recommencer.

À deux reprises, elle laissa son adversaire sur les câbles sans porter un mauvais coup.

Mais au moment où le public ne s'y attendait pas, Grace souleva Diane et la précipita en bas de l'arène.

Diane se releva tant bien que mal. L'arbitre voulut arrêter Grace mais il ne réussit pas.

La lutteuse saisit Diane par les cheveux et

l'envoya sur le poteau du coin de l'arène. La foule était certaine que Diane s'était frappé durement la tête.

La Canadienne tomba au sol et fit mine d'être étourdie. Un homme se pencha même sur elle.

– J'ai beaucoup d'argent pour vous, j'irai vous voir après. Ricardo Gomez est mon nom.

Diane fit mine de n'avoir rien entendu.

Elle se releva et ce fut encore le même manège.

Mais cette fois, en se roulant au plancher, Diane glissa sa main à l'intérieur de son costume et sortit une petite ampoule qui contenait un liquide imitant parfaitement le sang.

En se roulant sur le sol, Diane brisa l'ampoule et rapidement porta la main à son front.

Lorsqu'elle se leva, ce fut un cri unanime, dans la salle.

– Elle est blessée.

– Regardez son front.

– Elle saigne et elle veut remonter. Que

l'arbitre arrête ça, elle va se faire tuer.

Diane s'agrippa aux câbles. Grace l'envoya à nouveau rouler au plancher. Diane se releva. Elle semblait enragée. Elle s'essuyait le front avec sa main, si bien qu'une bonne partie de sa figure était couverte de rouge.

Grace voulut encore une fois l'empêcher de remonter mais Diane lui donna un coup de poing juste à la ceinture et entra dans l'arène.

La foule jubilait maintenant. Diane ne ménageait pas les coups. Elle tirait les cheveux de son adversaire, frappait du poing, des genoux, tous les coups étaient bons pour elle.

Et la foule naturellement l'encourageait.

– Tu l'as, elle ne se tient plus debout.

– Colle-la, n'attends pas.

Grace semblait sans connaissance mais Diane la relevait et continuait de frapper. L'arbitre la réprimandait mais la foule huait l'arbitre.

À un certain moment, ce dernier poussa Diane le long des câbles.

Pour se dégager, et tel que prévu, Diane donna une poussée, se pencha, et l'arbitre passa par-dessus son épaule, glissa entre les câbles et tomba au plancher.

C'était un accident naturellement. Tout le monde le savait, l'arbitre également. Diane se précipita sur Grace, lui prit sa prise favorite et la fit tournoyer dans les airs.

Puis, elle écrasa Grace au plancher et se jeta sur elle. Pendant près de dix secondes, elle lui tint les deux épaules rivées au matelas, mais l'arbitre n'était pas là pour compter. Il n'était pas encore remonté.

Diane tourna la tête pour voir où se trouvait l'arbitre.

Grace sembla sortir de son sommeil, la foule cria, mais déjà, Grace tirait les cheveux de Diane. Elle prit le dessus et frappa durement à la figure, aux yeux, à la tête de son adversaire.

L'arbitre s'était relevé et allait remonter dans l'arène.

Grace prit Diane par les jambes et l'approcha

d'un des coins. Elle monta sur les câbles et se jeta sur Diane, lui donnant un coup de genou à la gorge. Avant que l'arbitre ait eu le temps d'intervenir, Grace donna un autre coup de genou semblable.

Puis, elle releva Diane, la saisit par un bras, la fit tourner et l'envoya bondir dans les quatre coins. Elle se frappait durement les reins aux poteaux.

Grace la reprenait, la frappait aux reins avec son poing. Diane semblait sans connaissance. Puis, à quatre reprises, Grace la souleva au bout de ses bras pour lui rabattre les reins contre son genou.

La foule criait. Grace se jetait sur Diane, mais chaque fois que l'arbitre venait pour compter la troisième seconde, Grace relevait Diane et recommençait.

Enfin, l'arbitre compta les trois secondes et leva le bras de Grace. La foule hurlait.

- Ce n'est pas juste, l'autre a gagné, criait-on.
- Elle l'a collée pendant plus de dix secondes.

– L’arbitre est vendu.

Grace retourna dans son coin, puis voyant que Diane ne bougeait pas, s’approcha d’elle. L’arbitre était penché sur la Canadienne.

Elle fit signe à l’arbitre de se pousser un peu comme si elle voulait porter secours à Diane.

L’arbitre se recula. Grace alors porta deux coups de genoux aux reins de Diane, puis la frappa à la figure, à l’endroit où elle semblait blessée.

La foule était si en colère que, pour sortir de l’arène, Grace dut se faire entourer d’un cordon de policier.

Quant à Diane, on dut la transporter dans sa chambre.

Une fois seule, Diane se releva rapidement et passa sous la douche. Elle enleva ce rouge collant qu’elle avait à la figure.

– Je puis entrer ?

– Une seconde, je passe mon kimono.

C’était Brown, le gérant.

Diane alla lui ouvrir.

– Et puis ?

– Un très bon show, dit-il. La semaine prochaine, ce sera rempli à pleine capacité.

– Une finale ?

– Oui.

Brown, le gérant de Diane et de Grace, se mit à rire.

– Tu semblais en forme, dit-il.

– Bah ! Grace a mené le combat, je n'avais qu'à la laisser faire. À un certain moment, j'ai eu peur pour elle.

– Oui, la foule lui en voulait énormément. On voulait la battre.

– Justement.

– Assieds-toi, fit Brown.

Diane obéit.

Le gérant lui mit au front du coton absorbant, puis un assez long diachylon.

– Je vais être obligée de garder ça longtemps ?

– Non, jusqu’à demain.

On frappa à la porte.

– Tiens, qui ça peut-il être ?

– Je vais voir, fit Brown, probablement un admirateur.

– Je vais aller m’habiller.

Brown alla à la porte, pendant que Diane passait dans une autre partie de la pièce.

– Monsieur ?

– Je voudrais voir mademoiselle Roy.

– Je regrette, mais elle ne peut recevoir personne. Elle est blessée, et...

– Allons, allons, on ne me la fait pas à moi, fit l’homme en poussant Brown.

– Mademoiselle Roy est en train de se vêtir.

– Dites-lui que je désire lui parler. Mon nom est Ricardo Gomez.

– Bien, si vous voulez attendre au dehors.

Brown revint vers l’endroit où se trouvait Diane. Cette dernière était derrière un paravent.

– Qui est-ce ?

– Un Mexicain, il veut te voir. Il se nomme Ricardo Gomez.

– Pouvez-vous me passer mes sous-vêtements, sur la chaise ?

– Certainement.

Un bras nu apparut et prit le linge que lui tendait Brown.

– Tu le connais ?

– Non, il était près de l'arène tout à l'heure. Je me demande bien ce qu'il me veut. Qu'est-ce qu'il a l'air ?

– Assez petit, mince, il porte une moustache. Il doit avoir quarante ans, environ.

– Bon, je vais le recevoir. Ça ne m'engage à rien, n'est-ce pas ?

Diane demanda sa robe et, quelques secondes plus tard, elle sortait de derrière son écran, vêtue de la tête aux pieds.

– Et voilà.

– Je le fais entrer ?

– Oui.

– Très bien.

Mais si Diane avait su, jamais elle n’aurait fait entrer Ricardo Gomez !

II

Maintenant tout était entré dans l'ordre pour Diane Roy, la jolie aventurière, qui avait maintenant embrassé la carrière de lutteuse.

Diane n'aimait pas la lutte particulièrement mais elle était une bonne athlète et adorait les voyages qui lui permettaient d'avoir de multiples aventures.

Mais la jolie Canadienne n'avait pas été chanceuse depuis qu'elle avait décidé de monter entre les quatre poteaux.

Elle avait été blessée et avait dû passer quelques jours à l'hôpital.

Ce fut un repos de quelques semaines et Diane détestait demeurer inactive.

Mais, heureusement pour elle, des aventures vinrent calmer son impatience.

Elle dut aider sa camarade Grace à se tirer

d'un mauvais pas. Grace s'était amourachée d'un Mexicain qui n'était qu'un vulgaire voleur.

Diane réussit à le lui prouver.

Mais ce voleur Don Juan avait déjà eu le temps de briser le cœur de l'Américaine. Grace parlait même de mourir.

Mais on réussit à la raisonner et elle remonta entre les câbles. Les premiers soirs après son aventure, elle fut loin de donner son plein rendement mais maintenant elle était en pleine forme et Jerry Brown était heureux.

– Si tout peut continuer comme ça, c'est un vrai charme.

Brown sortit de la chambre de Diane. Ricardo Gomez attendait à la porte.

– Vous pouvez entrer, dit-il.

– Merci.

Ricardo avait allumé un cigare. Il poussa la porte et entra dans la chambre.

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Je suis Ricardo Gomez.

Diane le fit asseoir, puis, lui prit le cigare des mains et le déposa dans un cendrier.

– Cette chambre est trop petite pour qu'on y fume comme un engin.

– Excusez-moi.

Diane s'assit à son tour.

– Vous désirez ? Faites vite, je suis pressée.

Ricardo regarda le front de Diane.

– J'ai lutté pendant quelque temps, et je croyais que votre blessure, c'était du « fake ».

– Non. Cette Grace me le paiera. J'ai demandé à mon gérant de me la faire rencontrer la semaine prochaine.

Mais elle changea brusquement la conversation.

– Ce n'est pas pour me parler du combat que vous êtes venu me voir ?

– Non, fit Ricardo.

Il demanda :

– Demain soir, vous luttez ?

– Non.

– Je m’en doutais un peu. Il est rare qu’on organise des combats, le dimanche. J’ai besoin de vous.

Il mit la main dans sa poche et sortit une liasse de billets.

– Comptez ça.

– Pourquoi ?

– Comptez !

Il y en avait pour une valeur de deux cents dollars environ.

– C’est à vous.

– À moi ?

– Oui, si vous voulez bien travailler pour moi, demain soir.

Diane devina qu’il s’agissait d’une affaire peu recommandable.

– Monsieur Gomez, je vais tout de suite mettre les points sur les « i ». Si c’est pour une affaire le

moindrement louche, je ne marche pas.

– Mais voyons, mademoiselle, qui vous parle de ça.

Il se mit à rire.

– Ricardo Gomez est un homme honnête, tout le monde le sait.

– Excepté moi.

– Naturellement puisque vous êtes étrangère.

Puis, après avoir pris une pause, Ricardo reprit :

– Je voudrais que vous me rendiez un petit service.

– Ah !

– Lundi, j’ai à traiter avec un Américain d’un contrat très important.

– Ensuite ?

– Cet Américain est millionnaire. Ce contrat vaut beaucoup. Harold Morton arrive demain matin à Mexico. Il n’aime pas discuter affaires le dimanche.

– Venez-en au but, monsieur Ricardo.

– Il a peur de s’ennuyer, alors je lui ai dit que je lui trouverais une charmante compagne pour l’après-midi et la soirée.

Diane se sentait offusquée.

– Ah ! par exemple.

– Mais qu’est-ce qu’il y a ?

– Vous m’avez prise pour une fille comme ça, monsieur Gomez.

– Pas du tout, écoutez, monsieur Morton est un gentleman, mais il adore la compagnie des jolies femmes. Je vous garantis, mademoiselle, qu’il ne sera pas question... enfin, d’absolument rien de déplacé.

– Vous connaissez d’autres femmes à Mexico ?

– Oui, des Mexicaines, naturellement.

– Alors, pourquoi ne pas...

Mais Ricardo la coupa tout de suite.

– Morton déteste les Mexicaines, je ne sais pas pourquoi. Ce soir, je suis venu ici parce que je

savais que c'étaient deux Américaines qui luttaien

– Je suis Canadienne.

– Je sais et c'est encore beaucoup mieux.

– Alors que faut-il que je fasse ? Vous acceptez ?

– Je n'ai pas dit oui. Je veux savoir ce qu'il faut faire, c'est tout.

– C'est simple. Demain, vers une heure, vous irez rencontrer monsieur Morton à son hôtel. Sa chambre est réservée, chambre 122 hôtel Lopez.

– Ensuite ?

– Il ne veut pas éveiller les soupçons, naturellement, vous savez les mauvaises langues... Vous direz que vous êtes journaliste. Il adore la publicité. Il saura à quoi s'en tenir.

– C'est tout ?

– Il faut vous faire inviter à souper. Vous savez sûrement comment vous y prendre.

– Mais pourquoi me faire inviter ?

Il sourit.

– Vous connaissez ces millionnaires, n'est-ce pas ? Ils ne veulent pas laisser voir ouvertement qu'ils désirent une charmante compagnie. Il vous invitera, si vous savez vous y prendre. Vous danserez avec lui, enfin, vous passerez une partie de la soirée avec lui pour ne pas qu'il s'ennuie.

– C'est tout ?

– Oui, disons jusque vers onze heures... ce sera amplement suffisant.

– Bon, si ce n'est que ça.

– Je vais vous payer à l'avance, mademoiselle Roy.

Il lui tendit la liasse d'argent.

– Je sais que vous ne me tromperez pas.

– Je pourrais bien empocher l'argent et...

– Non, vous ne ferez pas ça. Si vous quittez Mexico demain, je ne dis pas, mais...

– Vous pouvez avoir confiance en moi.

Il sortit une carte de sa poche.

– Tenez, vous lui direz que vous vous appelez Jane Gorman. Voici une carte de journaliste à ce

nom. Comme vous voyez, j'ai tout préparé.

Gomez se mit à rire.

– Lundi, Morton dira que s'il a passé un beau dimanche, ce n'est pas grâce à moi.

– Et vous lui direz la vérité ?

– Certainement mais lundi seulement. Il appréciera ma discrétion et ce sera facile ensuite de le convaincre de me signer ce contrat.

L'affaire semblait tout à fait honnête.

– Bon, j'accepte.

Ricardo se leva. Il demanda en riant :

– Je puis reprendre mon cigare ?

– Pourquoi pas ?

– Alors, nous ne nous reverrons peut-être pas, mademoiselle Roy, mais je vous remercie d'avance du service que vous me rendez.

– De rien.

Comme il allait sortir, le Mexicain se retourna :

– Oh ! mais si, nous nous reverrons.

– Comment ça ?

– Je viendrai vous voir lutter samedi prochain, alors que vous prendrez votre revanche, sur cette déesse blonde.

Puis en souriant :

– Attention de ne pas aggraver votre blessure.

Et il sortit. Diane regarda la liasse de billets.

– Bah ! j'ai bien fait d'accepter. Les dimanches sont si ennuyants, ici. Je ne sais jamais quoi faire. C'est toujours un spectacle et le cinéma.

Brown parut.

– Qu'est-ce qu'il te voulait ?

– Que je lui rende un service. Je dois rencontrer un Américain, demain.

– Pourquoi ?

– Simplement pour lui tenir compagnie. Gomez a une affaire à traiter avec lui lundi, et l'Américain arrive demain matin. Brown regarda Diane, il semblait un peu surpris.

– Tu acceptes ce genre de travail ?

– Oh ! mais je sais tenir ma place. D’ailleurs, ce n’est qu’une compagnie que l’homme désire et il n’aura pas autre chose.

– Bon !

– Une demi-heure plus tard, Diane, Grace et Brown entraient à leur hôtel.

Diane se fit réveiller par la sonnerie de l’appareil téléphonique. Elle regarda sa montre. Neuf heures !

Le dimanche, à Mexico, Diane allait à la messe de onze heures, dans une église catholique.

Elle en profitait donc pour dormir jusqu’à dix heures.

– Qui ça peut-il être ?

Elle décrocha.

– Allô ?

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Je ne vous éveille pas, j’espère ?

Diane était franche.

- Oui, je dormais.
 - Oh ! dans ce cas, je m’excuse.
 - Qui parle ?
 - Ricardo Gomez !
 - Vous ne pouviez pas appeler un peu plus à bonne heure ?
 - Encore une fois, excusez-moi, mais je voulais être certain de vous atteindre. C’est parce qu’il y a un petit changement dans notre affaire.
 - Ah !
 - Morton est bien descendu à l’hôtel Lopez, mais incognito.
 - Comment ça ?
 - Il a pris le nom de Jack Jones.
 - Ah bon, et c’est tout ?
 - Oui, vous lui direz que comme journaliste, vous aviez su qu’il venait à Mexico, qu’il n’a rien à craindre de vous, vous comprenez ?
 - Entendu.
- Diane raccrocha. Elle se retourna, chercha à se

rendormir mais n'y parvint pas.

– Aussi bien me lever.

Elle s'habilla lentement, alla déjeuner et à onze heures moins quart, elle partit pour l'église. Elle revint à son hôtel vers midi. Grace et Brown l'attendaient pour dîner.

– Jerry m'a dit que tu nous faussais compagnie pour la journée ? dit Grace.

– Oui, deux cents dollars, c'est passablement payant.

– Et comment !

Ils causèrent de choses et d'autres et à une heure quinze, Diane se leva.

– Il faut que je me change et que je me rende à l'hôtel Lopez.

– Tu entreras tard ?

– Pas trop.

– J'espère, n'oubliez pas que vous luttez demain soir, toutes les deux, fit Brown.

En effet, Diane et Grace combattaient le lendemain dans une petite ville à quelques milles

de Mexico.

Diane alla passer une jolie robe, assez simple, retoucha un peu sa coiffure, mit un soupçon de rouge sur ses lèvres et partit pour l'hôtel Lopez.

III

Diane frappa à la porte de la chambre 122. Un homme vint ouvrir.

– Mademoiselle ?

C’était un type dans la cinquantaine.

– Vous êtes monsieur Jones ?

– Oui.

Diane lui décrocha son plus beau sourire.

– Jones alias monsieur Harold Morton ?

L’homme demanda aussitôt :

– Comment savez-vous ?

Diane tendit sa carte.

– Je suis Jane Gorman, journaliste américaine.

– Vous savez que je déteste la publicité, j’aime à voyager incognito.

– Vous n’êtes pas pour me refuser une petite

entrevue, monsieur Morton ?

Il demanda :

– Quand cette entrevue passera-t-elle dans votre périodique ?

– Oh ! dans un mois, seulement, peut-être plus.

Le riche américain hésita, puis :

– Bon, puisque cette entrevue ne passera que dans un mois... entrez.

Diane hésita :

– C'est que... enfin, à cause des convenances...

– Oui, vous avez raison, eh bien, attendez-moi au bar, je vous rejoins dans quelques minutes.

– C'est ça.

Diane descendit au bar.

– Il semble gentil. Je n'aurai probablement aucune difficulté. Morton arriva bientôt. Ils allèrent s'asseoir à une table et il commanda quelque chose pour lui et pour Diane.

– Vous êtes venu seul à Mexico ?

– Oui, fit Morton, quand je viens discuter affaires, je suis toujours seul.

Diane lui posa des questions banales comme :

– Comment aimez-vous le pays ? Et Mexico ?

Morton se faisait un plaisir de répondre aux questions de Diane.

– Et vous que faites-vous ici ? lui demanda-t-il.

– Ma revue m’a envoyée faire un reportage sur le Mexique. J’ai appris par hasard que vous deviez venir.

– Qui vous l’a dit ?

Diane sourit.

– C’est un secret !

– Naturellement, vous ne voulez pas me dire son nom ?

– Non, j’ai promis, monsieur Morton. Mais savez-vous qu’au fond, je suis bien contente de vous avoir rencontré ?

– Vrai ?

– Oui, je m’ennuie tellement, seule, à Mexico.

Elle soupira.

– Surtout le dimanche, je trouve ça très ennuyant.

– Ah !

– J’ai rencontré un aviateur américain. Il m’avait invitée pour passer le dimanche avec lui mais il a dû partir pour New-York.

– Et vous êtes seule ?

– Oui.

Elle soupira à nouveau.

– Je croyais pouvoir souper et danser avec un type charmant, mais je vais être encore obligée de m’enfermer dans ma chambre ou d’aller m’écraser sur un siège de cinéma.

– Moi aussi, je croyais être obligé de faire ça.

– Non, c’est vrai ?

– Ça vous surprendra peut-être pour un homme de mon âge. mais j’aime toutes les danses... Tiens, pourquoi ne mangeriez-vous pas avec moi ? On pourrait même aller faire un tour

quelque part et passer une belle soirée. Ça n'engage à rien.

Diane s'écria folle de joie.

– Mais je ne demande pas mieux.

Puis, se renfrognant :

– Je vous préviens, monsieur Morton, je suis fiancée et...

– Je vous préviens, mademoiselle Gorman, je suis un gentleman et si vous attendez des propositions malhonnêtes, vous faites mieux de regarder ailleurs.

Diane se mit à rire.

– Tant mieux dans ce cas, c'est ce que je désire.

– Attendez-moi ici, je vais à ma chambre pour quelques secondes puis nous partons.

– Bien.

Diane était contente. Elle avait bien travaillé.

– Mais il m'a fallu insister. Je croyais qu'il ne m'inviterait pas.

*

Morton emmena Diane dans un casino où le millionnaire laissa quelques dollars.

Puis, ils allèrent manger dans un restaurant et enfin allèrent dans un club.

Morton dansait très bien. Diane était contente de sa journée.

– Et dire que ça me donne deux cents dollars.

– Venez danser celle-ci, voulez-vous ?

L'Américain serra un peu Diane dans ses bras, mais la jeune fille ne protesta pas.

– Pourvu que ça n'aille pas plus loin, ce n'est pas grave.

Soudain, un éclair de magnésium jaillit.

– C'est nous qu'on a photographiés ?

– Mais non...

Diane ajouta :

– Je ne crois pas.

– Retournons à notre table.

Morton était sombre.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– J’ai toujours peur que ce soit quelques journalistes qui m’aient reconnu.

– Ce serait un si grand crime ?

– Non, mais je déteste les cancans, vous comprenez ?

Mais il ajouta en souriant :

– Je suis avec une journaliste, c’est différent. Tout le monde comprendra que je vous accordais une entrevue.

– En dansant ?

– Pourquoi pas ?

Ils se mirent à rire tous les deux.

Diane jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Mon Dieu, presque onze heures.

– Vous songez déjà à me quitter ?

– Il le faut, monsieur Morton. Demain, je dois rencontrer quelqu’un à neuf heures et je ne veux

pas paraître « étirée ».

– Je comprends.

Il prit la main de Diane.

– Je tiens à vous remercier, Jane, vous m’avez fait passer un beau dimanche.

Diane se retourna et le regarda dans les yeux.

– C’est moi qui vous remercie, monsieur Morton, je croyais m’ennuyer aujourd’hui, mais grâce à vous, ce fut une journée sans pareille.

Et elle disait la vérité.

– Je suis bien content.

Les deux têtes étaient tout près l’une de l’autre. Ils se regardèrent un moment et à cet instant précis, un autre éclair de magnésium jaillit.

Brusquement, Morton se leva.

– Cette fois, je suis certain qu’on nous a photographiés.

Il appela le garçon.

– Vous connaissez le photographe qui vient de

sortir ?

– Un journaliste, sans aucun doute.

– Vous ne savez pas quel journal ?

– Non, monsieur.

Morton aida Diane à passer son petit manteau.

– Je vais vous reconduire. À quel hôtel ?

Diane hésita puis elle donna un nom d'hôtel qu'elle connaissait.

Le couple se laissa à la porte de l'hôtel.

– Je vous reverrai ?

– Peut-être monsieur Morton, vous en avez pour quelques jours à Mexico ?

– Peut-être une semaine, le temps de régler mes affaires.

– Eh bien, j'irai vous rendre visite.

– Promis ?

– Promis.

Le taxi s'éloigna. Diane prit alors une autre voiture et entra à son propre hôtel.

Elle regarda l'argent que lui avait remis

Ricardo Gomez.

– Eh bien, c'est de l'argent bien gagné, et il avait raison, ce Morton est un parfait gentleman.

*

Il était environ huit heures du matin.

Soudain, on frappa à la porte de la chambre de l'hôtel.

– Qui est là ?

– Monsieur Jones, j'ai à vous parler, c'est important.

– Une seconde !

L'Américain passa rapidement une robe de chambre.

Il alla ouvrir et se trouva en face d'un inconnu.

– Monsieur ?

– Vous êtes bien Harold Morton ?

– Mais... non, vous faites erreur.

– N'essayez pas de me jouer la comédie,

monsieur Morton, ça ne prend pas.

L'homme entra dans la chambre et referma la porte derrière lui.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? Qui êtes-vous ?

– Peu importe.

L'homme alluma un cigare.

– Il est difficile de voyager incognito, n'est-ce pas, monsieur Morton ?

– En effet, très difficile. Mais encore une fois, que me voulez-vous ?

– Je m'excuse d'être venu vous déranger si à bonne heure, après votre journée d'hier, vous devez être fatigué.

– Ma journée d'hier ?

– Mais oui, votre petite amie, vous l'avez quittée à quelle heure ?

– Écoutez, mon ami, si vous venez ici pour m'insulter, je vous fais mettre à la porte de ma chambre, vous entendez ?

Le Mexicain éclata de rire.

– Vous n’en ferez rien, monsieur Morton.

Puis, il déclara :

– Votre femme est toujours aussi riche ?

– Pardon ?

– Je vous demande si votre femme est toujours aussi riche. Je sais moi, que vous n’avez pas le sou.

Il éclata à nouveau de rire.

– Je suis renseigné comme pas un, n’est-ce pas ?

Il sortit un petit calepin de sa poche.

– Harold Morton, 56 ans, a épousé la fille d’un homme multimillionnaire. Morton n’était rien avant son mariage.

– Je vous défends de toucher à ma femme.

– Votre jeune épouse est infirme mais vous en prenez soin comme si vous étiez son père. Vous prenez également soin de son argent, n’est-ce pas ?

– Monsieur !

– Vous êtes séparés de biens. Si jamais votre femme vous abandonnait, vous seriez sans le sou.

Morton demanda :

– Pourquoi m’abandonnerait-elle ? Helen m’aime et je l’adore, je n’ai jamais...

– Tut, tut, il ne faut pas dire ça, monsieur Morton. Votre femme ne vous suit pas partout.

Morton en avait assez :

– Monsieur, si vous ne sortez pas de cette chambre...

Le Mexicain ouvrit alors sa serviette de cuir.

– Et si votre femme recevait ces deux photos par la malle, qu’est-ce qu’elle dirait ?

– Ces deux photos ?

– Oui, oh ! vous pouvez les regarder, nous avons les films.

Morton était pâle. Il prit les photos et leur jeta un coup d’œil.

Sur l’une d’elles, il dansait avec Diane. On voyait bien la figure de la jolie Canadienne et on reconnaissait également l’Américain.

Ils dansaient joue à joue.

– Et regardez l’autre !

Le photographe s’était placé à un certain angle et on croyait que les deux têtes se touchaient.

On voyait parfaitement que Morton tenait la main de Diane dans la sienne.

– C’est vous qui avez pris ces photos ?

– Pas moi, un ami. Mais je suis prêt à vous vendre le film.

– Oh ! mais c’est du chantage ?

– Non, je veux simplement vous vendre des souvenirs de votre compagnie d’hier.

– Jamais je ne paierai.

– Tant pis pour vous. Votre épouse recevra les photos.

– Et je lui expliquerai.

– Vous lui expliquerez quoi ?

– Que cette demoiselle est une journaliste et que je ne pouvais refuser de lui accorder une entrevue. Je lui dirai qu’on a voulu me faire

chanter, et vous, je vous ferai arrêter.

– Comme vous voudrez.

Le Mexicain riait.

– Mais votre femme ne croira jamais que cette fille est une journaliste.

– Allons donc, elle pourra le lui dire elle-même.

– Vous croyez ?

– Oui, elle est gentille et ne refusera pas de me rendre ce service-là.

– Si vous pouvez la retrouver.

– C’est facile, je sais à quel hôtel elle habite.

– Pouvez-vous lui téléphoner ? Si elle accepte de témoigner en votre faveur, je me retire et vous remets le film.

Morton décrocha le récepteur de l’appareil et demanda au téléphoniste de le mettre en communication avec un autre hôtel.

– Je voudrais parler à mademoiselle Jane Gorman.

– Pardon ?

– Mademoiselle Jane Gorman, la journaliste.

– Un instant.

Au bout de quelques secondes, le commis répondit :

– Je regrette, mais il n’y a pas de mademoiselle Gorman d’enregistrée ici.

– Mais... je suis allé la reconduire moi-même hier soir.

– Encore une fois, je regrette, monsieur, mais...

– Je vous remercie.

Morton était plus pâle que jamais.

– Eh bien ?

– Elle fait partie de votre groupe ?

Le Mexicain se mit à rire.

– Tenez, maintenant, je vais vous montrer sa photo, je l’ai prise samedi soir.

– Samedi soir ?

– Oui, et je l’enverrai à votre épouse.

Et il montra à l'Américain, une photo de Diane en costume de bain, debout dans une arène.

– Mais...

– C'est une lutteuse, et comme vous le savez, ces femmes n'ont pas une très bonne réputation. Alors que décidez-vous, monsieur Morton ?

Le riche américain était pris.

– Combien demandez-vous ?

– Dix mille dollars par photo.

– Quoi ?

– Vous avez compris, dix mille dollars par photo. Si vous n'acceptez pas rapidement, le prix montera. Avouez que ce n'est pas très cher, pour une aussi belle photo.

Le millionnaire bégaya :

– Mais je n'ai pas cet argent sur moi.

Il demanda :

– Puis-je vous faire un chèque ?

Le Mexicain éclata de rire.

– Je ne suis pas un imbécile, monsieur

Morton. Non, il me faut ce montant en argent sonnante, compris ?

Le Mexicain se dirigea vers la porte.

– Votre nom est bon, vous pouvez obtenir cette somme rapidement.

Puis avant de sortir :

– Je reviendrai vous voir vers midi. Mais un petit conseil, ne prévenez pas la police. J’ai des amis.

Il se mit à rire.

– Je serai surveillé. Si mes amis voient arriver la police, votre femme recevra les trois photos avec une petite lettre. Je serai en prison, mais vous, vous serez sans le sou, et vous aurez perdu la femme que vous aimez.

Il vint pour franchir la porte.

– Attendez !

– Quoi ?

– Qui me prouve que vous ne me ferez pas chanter encore ?

– Mais je vous remettrai le film, cher

monsieur.

– Vous pouvez avoir imprimé plusieurs photos.

– Il vous faudra vous fier à ma parole. Que voulez-vous ? Quand on traite une affaire, il faut bien avoir un peu confiance en l'autre partie, n'est-ce pas ?

Et le Mexicain sortit.

Morton se laissa tomber sur son lit et se prit la tête à deux mains.

– J'aurais dû me douter ! J'aurais dû repousser cette fille !

Il songea à son épouse :

– Helen qui est paralysée et moi qui.... Elle le croira. Elle ne voudra plus jamais de moi. Il n'y avait qu'une solution.

– Je vais payer !

*

Diane s'était couchée avant minuit et à huit heures trente, elle était éveillée et complètement reposée.

Elle s'habilla rapidement après avoir pris une bonne douche.

– Je vais en profiter pour aller faire quelques emplettes.

Elle ouvrit sa sacoche pour sortir son rouge à lèvres.

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle venait de sortir un briquet de sa sacoche.

– H. M.

Elle comprit.

– Harold Morton, oui, c'est à lui. Je l'ai pris par hasard.

Diane songea aussitôt :

– Il va me prendre pour une voleuse !

Et elle se décida.

– Puisque j'ai promis de le revoir, ça va me faire une bonne entrée en matière, je vais aller lui

porter son briquet.

Et la jeune Canadienne, après avoir déjeuné, sortit de son hôtel.

– Il doit être levé, allons-y tout de suite, ensuite, je ferai mes emplettes.

IV

– Allô, New-York ?

– Oui.

– Passez-moi le bureau-chef de la banque American Trust.

– Bien.

Quelques secondes plus tard, Morton était en communication avec un des principaux directeurs.

– J’ai besoin de trente mille dollars.

– Certainement, monsieur Morton.

– Vous allez me câbler ça ?

– Oui.

Morton pouvait signer tout chèque pour son épouse, puisqu’elle était paralysée.

– Je vous envoie ça immédiatement, monsieur Morton, je me mets en communication avec une

banque de Mexico.

– C’est ça, merci. C’est urgent.

– Ça ne tardera pas.

L’Américain raccrocha.

– Trente mille dollars ! Je dirai à Helen que j’ai fait une mauvaise transaction.

Nerveusement, il sortit une cigarette de son paquet et fouilla dans ses poches.

– Voyons, où est mon briquet ?

Soudain, il se rappela l’avoir passé à Diane pour allumer une cigarette.

– Elle disait avoir oublié le sien. La salope, elle m’a volé en plus de ça.

Morton était en colère.

– Dire que je me suis fait jouer comme un enfant d’école.

Il se promenait de long en large. Soudain le téléphone sonna.

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Monsieur Jones ?

– Oui.

– Il y a une demoiselle qui désire vous voir.
Dois-je la faire monter ?

– Je ne veux voir personne.

– Elle dit que vous la connaissez bien.

– Qui ?

– Jane Gorman.

Le millionnaire bondit :

– Qu'est-ce que vous dites ? Jane Gorman ?

– Oui.

– Elle a du front tout le tour de la tête. Oui,
faites-la monter immédiatement.

– Bien, monsieur.

Le commis raccrocha et se retourna vers
Diane.

– Monsieur Jones va vous recevoir.

Elle alla frapper à la porte de la chambre 122.

– Entrez !

La voix était dure et Morton semblait en
colère.

Pour lui, Diane était une aventurière dans le sens péjoratif du mot et qui poussait le cynisme jusqu'à le relancer jusqu'à sa chambre.

Diane poussa la porte.

Elle fut surprise de reconnaître son cavalier servant de la veille.

– C'est vous ?

– Oui, murmura Diane, surprise.

Morton avait les cheveux en broussaille et il fumait comme un engin.

– Fermez la porte.

Elle obéit.

– Vous avez plus de front que je ne croyais, mademoiselle. Si je vous ai laissé monter, c'est pour vous dire ce que je pense de vous.

– Si c'est au sujet du briquet... je vous le rapporte, monsieur Morton, je l'avais mis dans mon sac à mains, tout à fait par hasard.

Il éclata de rire.

– Par hasard ! Hum !

Puis, il s'enragea :

– C'est par hasard que vous m'avez relancé ici ? C'est par hasard que vous vous êtes fait inviter à dîner ? C'est par hasard que vous avez dansé avec moi, joue contre joue ?

– Mais...

– C'est par hasard que vous m'avez fait croire que vous étiez journaliste.

– Pardon ?

– C'est par hasard que votre petit ami a pris des photos ? C'est par hasard, je suppose, qu'il désire me faire chanter.

Diane bondit.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Surtout, ne jouez pas l'hypocrite. Vous êtes l'être le plus fourbe qu'il m'ait été donné de connaître.

– Permettez !

– Je ne permets rien. Hum ! Une lutteuse qui se permet de faire du chantage. C'est joli. On a bien raison de vous appeler des comédiennes.

– Monsieur Morton...

– Cette fois, vous allez vous en tirer, je vais payer. Ça vous surprend peut-être, mais je vais payer.

– Écoutez, je ne comprends pas...

– Hypocrite ! Un jour, cependant, on vous arrêtera pour tout ça, vous entendez, et vous passerez plusieurs années à l'ombre.

– Taisez-vous, c'est assez.

– Quoi ?

Diane criait.

– Taisez-vous !

– Ah ça !

– Maintenant, c'est vous qui allez m'écouter, monsieur Morton, il me semble que j'ai assez eu d'injures inutilement.

– Inutilement ?

– Oui, j'ignorais totalement qu'on voulait vous faire chanter et je n'y suis pour rien, je vous le jure.

Morton éclata de rire.

– Pour rien ? Allons donc, les photos...

– Mais allez-vous m’expliquer ? Quelles photos ?

– Les photos qu’on a prises au club, hier soir ? Nierez-vous que vous êtes une lutteuse, osez-vous encore dire que vous êtes une journaliste ?

– Non, mais...

– Alors, vous avouez ?

– Je n’avouerai rien du tout.

Diane reprenait son calme :

– Si je comprends bien, monsieur Morton, on veut vous faire chanter en rapport avec les deux photos qu’on a prises hier soir ?

– Oui. Votre petit ami est venu me rendre visite, ce matin.

– Mon petit ami ?

Diane devina la vérité.

– Ne serait-ce pas un type dans la quarantaine, environ, un Mexicain, pas très grand, minée,

portant une moustache ?

– Justement.

– Je comprends.

Diane s'écria :

– J'ai été trompée tout comme vous, monsieur Morton.

– Allons donc !

– C'est la vérité. Je vais vous conter exactement ce qui s'est passé.

Diane lui conta qu'elle avait reçu la visite de Ricardo Gomez, le samedi soir, après son combat de lutte.

—Vous n'aviez jamais entendu parler de lui ?

– Mais non et ce qu'il me proposait me paraissait parfaitement honnête. Il est très fort, je n'y ai vu que du feu.

– Comment vous croire ?

– Mon nom véritable est Diane Roy. Vous allez prendre des informations sur moi, je ne suis pas Américaine, mais Canadienne.

– Ah !

– Vous allez télégraphier au Canada, à un monsieur Jacques Bercy. Il peut facilement me recommander, fit Diane.

Puis, elle lui parla de l'Entraide, le bureau fondé à Montréal par Hector Bercy, le père maintenant décédé.

– Et vous essayiez d'aider les pauvres gens et de dépister les criminels ?

– Oui.

– Il n'y a pas à dire, vous deviez être bonne dans vos enquêtes, si ce que vous me dites est vrai.

– C'est la vérité. Je ne me méfie pas assez des gens.

– Vous pouvez le dire.

– Mais si vous le voulez, je suis prête à vous aider, monsieur Morton.

– M'aider à quoi ?

– Mais à démasquer ce Ricardo Gomez. D'ailleurs ce ne doit pas être son nom.

Le millionnaire s'écria :

– Pensez-vous que cette fois je vais marcher ?

– Mais, monsieur Morton...

– Non, vous êtes encore en train de me jouer une affreuse comédie. Et moi, vous croyez que je suis assez imbécile pour me laisser prendre ?

– Vous allez payer ?

– Oui, je vais payer, et vous n'entendrez plus jamais parler de moi... ou plutôt, peut-être que oui. Car une fois que j'aurai payé, je vous surveillerai pour que vous soyez prise en défaut, vous et votre comparse.

– Monsieur Morton...

L'Américain ouvrit la porte.

– Sortez, mademoiselle.

– À quelle heure Ricardo doit-il revenir ?

– Vers midi, vous toucherez votre argent, vous le savez mieux que moi.

– C'est ici le rendez-vous ?

– Oui, et Ricardo sera surveillé. Il préviendra

ma femme si...

– Je comprends. Eh bien, monsieur Morton, je vous sauverai, malgré vous, vous entendez ?

– Sortez.

– Nous nous reverrons sûrement et j’espère que vous serez de meilleure humeur.

Diane sortit rapidement. Elle descendit, sauta dans un taxi et demanda au chauffeur :

– Pouvez-vous me conduire au poste de police numéro un ?

– Numéro un ?

– Oui, enfin, la station centrale.

– Bien, mademoiselle.

Au poste, Diane demanda à parler à un officier qui comprenait le français.

– Passez dans ce bureau, on va vous envoyer le Lieutenant Rocco.

– Merci.

Bientôt, un policier parut. Il portait un uniforme d’officier. Il demanda en un excellent

français :

– Vous désirez me voir, mademoiselle ?

– Oui, Lieutenant.

– De quoi s’agit-il ?

– Je ne sais pas si vous me connaissez ? Je suis Diane Roy, je suis lutteuse.

Le Lieutenant sourit.

Il me semblait avoir déjà vu votre photo quelque part. Que puis-je faire pour vous, mademoiselle Roy ?

– Beaucoup, Lieutenant.

– Ah !

– Je suis mêlée, involontairement, à une affaire de chantage. Mon nom peut être sali, non seulement le mien mais aussi celui d’un citoyen américain assez riche.

– Je vous écoute.

Diane conta tout ce qui s’était passé.

– Mais ce Morton est fou, payer trente mille dollars pour deux photos. Il a donc si peur de son

épouse ?

– Probablement.

– Et vous croyez pouvoir démasquer ce Ricardo Gomez ?

– Oui, Lieutenant. J’ai un plan.

– Que désirez-vous faire exactement ?

Diane conta son plan.

– Évidemment, fit le Lieutenant après l’avoir écoutée, si vous pouvez réussir ça, ce sera parfait.

– Alors vous êtes prêt à m’aider ?

– Oui.

Le Lieutenant prit des notes.

– Alors, pour midi ?

– Pour midi, nous serons installés.

Le Lieutenant lui tendit la main.

– Je vous souhaite bonne chance, mademoiselle Roy.

– Merci Lieutenant, j’en aurai probablement besoin.

*

À onze heures quart, Diane se tenait tout près de l'hôtel où logeait Morton.

Elle surveillait attentivement la porte de l'hôtel.

– Il ne devrait pas tarder.

Onze heures trente passa, mais toujours pas de Ricardo. Soudain, à midi moins vingt, une voiture s'arrêta devant l'hôtel.

La porte s'ouvrit et un homme apparut. Un autre type était au volant de l'automobile.

– C'est lui.

En effet, elle venait de reconnaître Ricardo Gomez.

Diane s'avança rapidement et elle rejoignit le Mexicain tout juste comme il allait entrer dans l'hôtel.

– Bonjour, Ricardo.

Il se retourna brusquement :

- Vous ?
- Mais oui, comme vous le voyez, c'est moi.
- Qu'est-ce que vous faites ici ?
- J'ai à vous parler.
- Je n'ai pas le temps, allez-vous en. Vous avez été payée, votre travail est accompli, je n'ai plus affaire à vous.
- C'est le contraire, aujourd'hui, Ricardo, c'est moi qui ai affaire à vous.

V

– Qu'est-ce que vous voulez, faites vite ?

– Ricardo, ce matin, en ouvrant mon sac à mains, j'ai trouvé un briquet.

– Ah !

– Il appartenait à monsieur Morton.

– Donnez-le moi, je vais le lui remettre, je vais justement discuter affaires avec lui.

Diane sourit :

– Je regrette, mais c'est déjà fait.

– Vous voulez dire que...

– J'ai vu monsieur Morton, ce matin, un peu après votre départ, monsieur Gomez ! Morton était en furie, naturellement.

– Ah !

– Il m'a abreuvée de bêtises.

– Pourquoi ?

– Vous osez me demander pourquoi ? Mais il m’a tout raconté, votre petit stratagème, votre chantage.

– Eh bien, ne vous mêlez pas de ça, mademoiselle Roy, autrement, il pourrait vous en coûter.

– J’ai justement l’intention de m’en mêler, Ricardo.

– Quoi ?

– Vous allez toucher trente mille dollars. Morton a probablement l’argent à l’heure présente.

– Et puis ?

– Croyez-vous réellement que deux cents dollars est une commission suffisante.

– Oh !

– Si je le veux, vous savez, je n’ai que quelques mots à dire et je vous fais arrêter.

– Combien voulez-vous ?

– Pas ici, Ricardo. Je n’aime pas à discuter ces

choses dans la rue.

– Alors où ?

Diane répondit :

– Allez tout d’abord chercher votre argent et ensuite, venez me retrouver à ma chambre d’hôtel.

– Et si je n’y vais pas ?

– Si vous ne venez pas, je vous ferai arrêter.

– Ricardo Gomez n’est pas mon nom.

– Je n’ai pas besoin de votre nom, j’ai le numéro de plaque de votre voiture.

– Oh !

– Allez, mon cher Ricardo, nous nous rejoindrons à ma chambre.

Et Diane lui donna son numéro de chambre.

– Alors, je vous attends ?

– Attendez-moi.

Ricardo entra dans l’hôtel. Diane rapidement, sauta dans un taxi.

– Je crois qu’il va marcher !

*

Le millionnaire attendait la visite de Ricardo.
Mais il était soucieux :

– Je me suis peut-être trompé au sujet de cette Diane Roy. Elle me paraissait sincère, tout à l’heure, au téléphone.

En effet, vers onze heures, Diane l’avait appelé.

– Monsieur Morton ?

– Oui.

– Ici Diane Roy, alias Jane Gorman.

– Qu’est-ce que vous me voulez encore ? Je vous ai dit que je ne voulais plus avoir affaire à vous.

– Monsieur Morton, ne raccrochez pas, écoutez-moi.

– Parlez, mais faites vite.

– Je vous ai dit que j’étais innocente, tout

comme vous.

– Je ne vous crois pas.

– Justement, vous ne me croyez pas, mais je veux le prouver. Voulez-vous me donner une chance ?

– Quelle sorte de chance ?

– Vous êtes décidé à payer, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien, quand Ricardo ira ce midi, donnez-lui l'argent. Dites-lui que vous avez reçu ma visite.

– Naturellement que je lui dirai tout le bien que je pense de vous.

– Mais, de grâce n'allez pas lui dire que j'ai crié à l'innocente.

— Pourquoi ?

– Ne faites pas ça, je ne puis vous en dire plus long pour le moment. Mais si tout va bien, Ricardo Gomez sera coffré dès ce midi, et vous aurez les photos et votre argent, monsieur Morton.

– Je ne vous crois pas.

– Vous ne risquez rien, tentez votre chance.

Morton réfléchit :

– Je ne sais pas quel jeu vous jouez, mademoiselle Roy, mais je crois deviner.

– Vous devinez quoi ?

– Je devine que vous avez peur de Ricardo et que si je lui dis la vérité...

– Non, ce n'est pas ça, monsieur Morton. Vous verrez bien, vous avez tout à gagner et rien à perdre en faisant comme je vous ai dit.

– Vous aussi, n'est-ce pas ?

– Évidemment, je l'avoue. Je veux me réhabiliter à vos yeux. Vous n'avez pas pris de renseignements auprès de Bercy ?

– Non, et ça n'aurait voulu rien dire, une personne peut être honnête une journée, puis changer brusquement.

– Pas quand on a des convictions. Faites ce que je vous dis, monsieur Morton, autrement, Ricardo continuera de vous faire chanter.

– Bon, je vais vous faire confiance.

– Oh, merci !

Et Diane ajouta :

– Vous aurez de mes nouvelles avant la fin de la journée.

Et depuis, Morton restait soucieux.

– Si elle s’était fait jouer, tout comme moi ?
Mais comment peut-elle dénoncer Ricardo sans se dénoncer elle-même ?

On frappa à la porte.

– Qui est là ?

– C’est moi, votre ami... l’homme aux photos.

– Entrez.

Ricardo parut.

– Bonjour, monsieur Morton.

– Ne perdons pas de temps en discussion, voulez-vous ? Vous avez les photos ?

– Non.

– Comment non ?

– Mon ami les a. Il les remettra au garçon pour

vous.

– Mais je veux voir si...

– Il faut vous fier à ma parole, monsieur Morton, je ne prends pas de chances, vous auriez pu appeler la police.

– Oh !

– Vous avez l'argent ?

– Oui.

– Donnez et vous aurez les photos, je vous le promets, les photos et les films.

Morton devait absolument payer. Il n'y avait pas d'autres solutions.

– J'ai reçu de la visite après votre départ.

– Qui ?

– Votre petite amie, la fausse Jane Gorman.

Ricardo joua l'innocent.

– Ah !

– Elle a eu le front de venir me remettre mon briquet.

– Je suppose qu'elle a dit qu'elle ne

connaissait rien à cette histoire ?

– Pas du tout, elle s’est presque moquée de moi, disant que j’avais été roulé comme un enfant.

– Ah !

– Elle a même dit qu’elle était contente.

– Contente ?

– Oui. Je lui ai demandé combien cette petite affaire lui rapportait.

– Et qu’a-t-elle répondu ?

– Elle a dit : « Ça va me rapporter plus que je ne pensais. »

Morton lui tendit une enveloppe.

– Un instant, j’aime bien vérifier.

Il compta l’argent.

– Je vous remercie.

– Les photos ?

– Dans deux minutes, elles seront en bas. Et Ricardo sortit de la chambre.

– Si je pouvais garder les photos... non, ce

serait trop dangereux, je fais mieux de les lui remettre.

Rendu au comptoir, il sortit une enveloppe de sa poche :

– Pouvez-vous remettre ça à monsieur Jones ?

– Certainement.

Ricardo sortit de l'hôtel. Il prit un taxi. Il jeta un coup d'œil à l'arrière. Son ami le suivait.

Un peu plus loin, Ricardo descendit de la voiture. Bientôt, l'autre automobile vint s'arrêter près de lui.

– Tu n'as pas été suivi ?

– Non.

– Bon.

Il monta sur le siège avant.

– Alors, on quitte Mexico pour quelques jours, patron ?

– Pas tout de suite.

– Pourquoi ?

– Il faut que je voie Diane Roy.

– Comment ? Tu veux la voir ? Tu ne trouves pas ça dangereux.

– Le contraire le serait.

– Comment ça ?

– La petite sotte avait pris le briquet de Morton, par hasard. Elle est allée le lui porter ce matin.

– Oui, et il lui a dit la vérité ?

– Oui.

– Et puis ?

– Elle est moins idiote que je ne croyais. Au lieu de protester, elle a décidé de tirer profit de cette affaire.

– Ah !

– Elle m’attend à sa chambre, et elle va sans doute exiger quelque chose.

– Combien ?

– Je ne sais pas, mais je lui ai déjà donné deux cents dollars.

– On peut lui en donner encore chacun deux

cents ?

– Pas plus, fit Ricardo.

Soudain, son comparse demanda :

– Pourquoi ne prenons-nous pas, tout simplement, la poudre d’escampette ?

– Non, elle a le numéro de plaque de la voiture, elle nous vendrait tous les deux.

– La prochaine fois, tâche de trouver une fille qui ne prendra pas le briquet des types.

Ricardo murmura :

– J’aurais dû lui demander plus.

– Tu crois qu’il aurait payé ?

– Oui, il est riche.

– Avec l’argent de sa femme, oui.

La voiture arriva devant l’hôtel.

– Je vais t’attendre ici ? demanda Carlo, le complice de Ricardo.

– Non, monte avec moi.

– Tu crois que...

– Je veux un témoin, comme ça, elle ne pourra

tenter de nous causer du tort.

– Tu as raison.

Les deux hommes entrèrent dans l'hôtel et montèrent directement à la chambre de Diane.

VI

Diane se leva et alla ouvrir :

– Ah, c’est vous Ricardo ?

– Oui.

– Entrez !

– Je ne veux pas être longtemps, je suis assez pressé.

– Je m’en doute bien.

Ricardo fit passer son ami Carlo.

– C’est Carlo, un camarade.

Diane s’écria :

– Mais, je vous connais, vous, c’est vous qui avez pris ces photos, hier soir ?

– Oui.

Diane demanda :

– Puis-je les voir, ces photos ? J’aimerais bien

ça.

– Non, fit Ricardo, nous avons tout remis à Morton.

– Vous êtes plus honnête que je ne le croyais, fit Diane en éclatant de rire.

– Je vous surprends, n'est-ce pas ?

– Un peu, je l'avoue.

Puis, Ricardo demanda :

– Vous voulez combien ?

– Si vous le voulez, nous allons faire des petits calculs.

Et elle résuma :

– Vous vous êtes servie de moi pour tendre un piège à Morton. Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous vouliez le faire chanter ?

– Vous auriez refusé.

– Qui sait ?

– Oui, vous auriez refusé.

– Vous connaissiez bien Morton ?

– J'avais pris mes renseignements sur lui. Je

savais que sa femme était riche, qu'elle était infirme et que lui n'avait pas le sou. Alors, j'ai pensé qu'il paierait.

– Vous m'avez fait suivre ?

– Oui, fit Carlo, c'est moi qui vous ai suivi, j'ai attendu le moment propice pour vous photographier.

– En dansant ?

– En dansant, et assis à la table, tous les deux.

– Et avec ça, c'est moi qui étais mise au blanc et pour deux cents dollars seulement.

Puis à Carlo :

– Vous saviez que votre ami m'avait remis deux cents dollars ?

– Oui.

– Et vous trouvez ça suffisant ?

Changeant brusquement, Diane demanda :

– Morton a dû faire une belle colère quand vous lui avez dit que...

Ricardo coupa :

– Il n’a pas eu le temps. Je lui ai ordonné de me remettre trente mille dollars.

– Il l’a fait ?

Ricardo jeta un coup d’œil à Carlo.

– Il m’a donné vingt-cinq mille.

– menteur.

– C’est la vérité, fit Carlo.

– Trente mille, il m’a dit qu’il attendait l’argent d’une seconde à l’autre.

– Eh bien, il ne voulait pas donner plus que vingt-cinq et j’ai accepté.

Diane haussa les épaules.

– Vingt-cinq ou trente mille, c’est la même chose, ma part n’est pas assez forte.

Ricardo lança la question :

– Combien voulez-vous ?

– Supposons que vous ayez reçu vingt-cinq mille, on devrait au moins diviser en trois.

– Jamais.

Ricardo ajouta :

– Je vais mettre mille de plus sur ma part, mais c'est ma dernière offre.

– Moi, la même chose, fit Carlo.

Diane réfléchit, puis :

– Bon, j'accepte.

– Je savais que vous seriez raisonnable.

Ricardo sortit l'argent de sa poche.

– Tenez !

– Je vous remercie, et j'espère qu'on fera d'autres petits chantages ensemble, Ricardo Gomez.

– Non, Diane, je ne travaille jamais deux fois avec la même femme.

Et il sortit de la chambre, suivi de Carlo.

Il avait à peine atteint l'escalier, qu'un homme s'approcha de lui :

– Ricardo Gomez ?

– Oui.

– Police !

Il pâlit :

– Quoi ?

– N’essayez pas de vous sauver, fit le Lieutenant à Carlo, j’ai deux hommes qui sont là-bas, et deux autres dans le lobby, vous voyez...

– Mais, qu’est-ce que ça veut dire ?

– Vous le saurez dans quelques instants.

Et le Lieutenant ajouta :

– Vous saurez surtout ce que l’on fait avec les maîtres-chanteurs.

Il poussa Ricardo et Carlo dans une chambre. Un policier était là.

– Vous connaissez ça ?

– Un appareil à enregistrer ?

– Justement.

Et le Lieutenant déclara :

– Nous avons installé nos micros dans la chambre de Diane Roy. Maintenant, la preuve est faite, Ricardo.

– C’est elle qui...

– C’est elle qui vous a tendu ce piège, oui.

Puis, au policier qui était là :

– Fouillez-les.

Carlo était armé, pas Ricardo.

Mais sur ce dernier, on trouva l'argent que lui avait remis Morton.

– Et cette Diane, vous ne l'arrêtez pas ?

– Non.

– Elle est aussi coupable que nous.

– Pardon, elle a joué son rôle innocemment, sans savoir ce qui l'attendait.

– Allons donc.

– Elle nous a tout conté. C'est elle et Morton qui vous ont attirés dans ce guet-apens.

La porte s'ouvrit et Diane parut :

– Vous avez nos deux oiseaux, Lieutenant ?

– Oui, un beau coup de filet, mademoiselle Roy, les deux du coup.

– Je n'en espérais pas tant, Lieutenant.

– Moi non plus.

Le Lieutenant tendit la liasse de billets à

Diane.

– Tenez, je vous laisse le soin de les remettre à Morton.

– Merci, Lieutenant.

Ricardo s'écria :

– Mais elle va garder cet argent ?

– Pardon, fit Diane, je ne suis pas Ricardo Gomez, moi.

– Monsieur Morton est-il à sa chambre ?

– Je regrette, mademoiselle, monsieur Morton est dans un salon en train de discuter affaires et il ne veut pas être dérangé.

– Il faut le déranger,

– Mais il a dit...

– Il sera d'excellente humeur par la suite et il fera de meilleures affaires, vous verrez. Vous n'avez qu'à lui dire que je suis Diane Roy.

– Je sais, mademoiselle, mais...

– Vous ne pouvez pas lui remettre une note ?

– Certainement, c'est plus facile. Le garçon

doit justement aller porter quelque chose à boire.

Diane écrivit quelques mots sur une feuille.

– Tenez, faites-lui remettre ça.

– Bien.

Morton s'écria :

– Je n'ai pas l'intention de discuter bien longtemps. Vous acceptez mes offres ou vous les refusez. C'est tout.

– Mais monsieur Morton, jamais je ne pourrai...

– Je vous dis que c'est à prendre ou à laisser.

– Nous ne pouvons pas discuter un peu du prix, nous pourrions en venir à une entente ?

– Non.

Juste à ce moment, le garçon apparut avec une bouteille et deux verres.

– Vous prenez quelque chose ? demanda Morton.

– Non, j'avoue que j'ai pas bien soif. Je venais ici plein d'espoir, mais les conditions...

Morton se tourna vers le garçon :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Un message, monsieur. Vous ne vouliez pas qu'on vous dérange.

Morton jeta un coup d'œil sur la feuille.

« J'ai réussi, j'ai votre argent. Je suis dans le lobby.

DIANE ! »

La figure de Morton s'éclaira :

– Voulez-vous m'attendre un instant ?

Il se leva rapidement.

Quelques secondes plus tard, Morton retrouvait Diane :

– C'est vrai, j'ai bien lu ?

– Vous avez les photos ? demanda Diane.

– Oui.

– Eh bien, voici votre argent, monsieur Morton, et j'espère que maintenant, vous ne me

croyez plus coupable ?

– Vous avez réussi ?

– Comme vous pouvez le constater. Ricardo Gomez et son complice sont derrière les barreaux et ils y resteront un bon bout de temps.

Morton ouvrit l’enveloppe contenant l’argent et sortit quelques billets.

– Tenez, pour votre beau travail.

– Non, je n’ai pas besoin d’argent...

– Mais...

– Je regrette, monsieur Morton, c’était un devoir pour moi, de prouver mon innocence.

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Me permettez-vous de vous inviter pour ce soir ? Nous pourrions manger ensemble et...

– Je regrette, je travaille ce soir, monsieur Morton. Mais on ne sait jamais, on se reverra peut-être, un de ces jours.

– Laissez-moi au moins votre adresse, le nom

de votre hôtel.

– Non.

– Pourquoi ?

– Songez à votre épouse monsieur Morton, un véritable photographe pourra prendre une photo de nous et la faire paraître dans les journaux.

– Vous avez raison, excusez-moi.

Il tendit la main à Diane.

– Encore une fois, merci, mademoiselle, et excusez-moi d’avoir douté de vous, n’est-ce pas ?

– Vous êtes tout excusé, monsieur Morton.

Morton retourna dans le bureau. Il se servit un bon verre :

– À votre santé, mon cher. Et maintenant, faites-moi une offre, puisque mon prix ne vous convient pas.

– Quoi, vous voulez dire que...

– Mais oui. Il y aurait peut-être moyen d’en venir à une entente.

*

Diane, Grace et leur gérant étaient partis de Mexico pour lutter dans une petite ville pas trop éloignée.

– Nous retournons à Mexico après le combat ?

– Oui.

Diane et Grace ne luttèrent pas l'une contre l'autre. On gardait cette fameuse finale pour le samedi suivant à Mexico.

Diane livra un combat nul et intéressant à une autre, une jeune fille qui s'adonnait à la lutte scientifique.

Quant à Grace, elle remporta une victoire impopulaire sur une jeune adversaire. Encore une fois, elle la frappa à coups redoublés si bien qu'involontairement, elle la blessa à la figure. La foule était révoltée.

– Je n'ai pas fait exprès, fit Grace après le combat, c'est un accident.

Diane venait tout juste de terminer sa toilette,

lorsque la porte de sa loge s'ouvrit.

– Bonsoir !

Elle se retourna :

– Oh ! non, ce n'est pas possible, ce n'est pas... toi... toi.

Qui est donc ce visiteur ou cette visiteuse que Diane est si surprise de voir ?

Vous le saurez, la semaine prochaine, en lisant une autre tranche du roman de l'année de Pierre Saurel, **DIANE LA BELLE AVENTURIÈRE**.

Cet ouvrage est le 470^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.